

L'UN OU L'AUTRE



La dame de la maison.—Comment, Briget, vous nous quittez ! Vous ne vous plaisez donc plus ?

Briget.—Madame sait bien que je me plais, mais l'homme de police qui me fait la cour a changé de quartier et à moins que madame ne consente à déménager, il faut que je la quitte.

frayeur ou la colère qui te tient la langue ? Je t'ai dit bonjour, il serait bien juste au moins de m'en dire autant.

—Bonjour ! dis-je, en regardant sa figure, qui, au lieu de dure et sauvage, me paraissait à présent craintive et songeuse ; bonheur, Vincent !

—Oh ! appelle-moi le Loup si tu veux, répliqua-t-il, j'y suis accoutumé, va.

—Non, je ne t'appellerai point de ce nom ; je vois bien qu'on te le donne à tort.

—Tout à l'heure tu le criais pourtant.

—Oui, tout à l'heure, mais c'est que je ne t'avais ni considéré ni parlé.

—Il me coupa la parole :

—Non seulement tu as crié, mais encore tu t'es sauvée comme si tu avais pensé que je voudrais vous faire du mal. Est-ce que vraiment tu le croyais ?

—Oui, Vincent, lui répondis-je en me troublant ; oui, je crois... que... je le croyais.

—Hélas ! mon Dieu ! fit-il en souriant, moi qui suis un homme, vous faire du mal, à vous autres qui êtes des jeunes filles... qui êtes ce que le bon Dieu a fait de plus joli à voir. Il vous a donc créées aussi folles que belles ! Il vous a donc rendues aussi craintives que les oiseaux, qui n'ont pas tant de gracieuseté que vous ? Vous faire du mal, moi ! vous faire pleurer, quand j'aime tant à vous voir gaies et contentes ! Faire arriver des pleurs dans vos yeux, quand vous riez si bien, si gentiment... Oh ! oui, vous êtes folles, bien folles, enfants, bien enfants !

—En parlant, le Loup avait posé une de ses mains sur les miennes, que je tenais croisées et retombantes.

—Pourquoi, lui dis-je, quand je me sentis plus osée avec lui, pourquoi donc, si tu trouves si belles les jeunes filles, t'enfuis-tu quand elles viennent, et n'as-tu jamais un mot de douceur à leur dire !

—C'est que la seule vue d'un frais visage comme le tien m'ôte la parole, répondit Vincent ; je sens que ça me trouble, et pour qu'on ne voie pas ma crainte, je m'écarte, je m'en vais au loin... Et on me croit loup ; on me pense méchant, rêvant de mauvaises choses. Pourtant rien n'est moins vrai. Oh ! je sais bien que si quelque jour j'aurais le courage de dire à une fille que j'ai de l'amitié pour elle et qu'elle eût de l'amitié pour moi... je sais, vois-tu, Martine, je sais que celle-là n'aurait pu être mieux aimée, d'autant que j'aurais mon cœur tout entier à lui donner, mon cœur qui est bien à moi, vu que personne n'en a rien eu jamais (excepté mon père et ma mère, qui dorment là bas derrière l'église, et qui ne peuvent plus être aimés qu'en souvenir...). Oh ! va, j'aimerais mieux que certains garçons, que je vois, même après leurs fiançailles avec de jolies filles, avoir des paroles gentilles pour d'autres...

—Pendant que le Loup parlait, je songeais en mon cœur, et, comme j'avais l'habitude d'être

franche avec moi-même, je me disais : Quel beau trésor de gulant ce serait que ce Vincent ! Et tout naturellement je sentis que je faisais mes yeux plus doux, ma bouche plus riante...

—Il s'arrêta de parler. Me trouvant au plus fort de mes songements à son sujet, je demeurai un moment sans prendre la parole ; il me regardait, mes yeux trouvèrent ses yeux, et ça me les fit baisser ; et je dus devenir rouge, vu que je sentis s'échauffer mes joues et mon front. Nous restâmes en silence un moment.

—Tout d'un coup :

—Martine, dit-il, va t'en de ton côté et moi du mien ; je sens que ma faroucherie et ma sauvagerie vont me reprendre ; tout à l'heure j'avais couru, j'avais battu mon sang en riant de votre frayeur, et ça m'avait donné le courage de te parler ; mais à présent que ce moment est passé, voilà que je n'oserai plus, que je vais manquer d'à-propos pour ne pas te donner à rire de ma simplesse.

—Il fit un pas.

—Comme je commençais à avoir quelque intérêt à le faire demeurer :

—Attends, lui dis-je ; pourquoi t'ensauver ? Est-ce que je me moque de toi ? Non, au contraire. Moi, qui suis une jeune fille, j'aime mieux te voir retenu et révérencieux que mauvais parleur et insouciant.

—Alors tu es bonne et brave, dit Vincent, et comme par dessus tu es jolie (ah ! c'est que j'étais jolie en ces temps là, mes petits !), je pense que bien heureux sera celui que tu aimeras... Qu'est-ce que je dis donc ? c'est celui que tu aimes qu'il faut dire, vu que tu dois bien sûrement avoir un amoureux.

—Moi ! fis-je, je n'en ai nullement.

—Et comment ça se peut-il faire ? Tu as bien dû en trouver beaucoup ?

—Oui, mais ils ne m'ont pas convenu.

—C'est donc que tu es bien difficile ?

—Non, mais encore faut-il me plaire.

—Oh ! si je savais comment il faut être pour qu'on te plaise ! tu me verrais bientôt occupé de devenir ainsi fait, dit Vincent qui me lorgnait en sournoisement, pour savoir s'il n'en disait pas trop et si sa liberté ne me choquait point. Ah ! s'il ne fallait que t'aimer par dessus toutes choses ! ajouta-t-il, quand il comprit que je n'étais pas fâchée.

—Ça serait bien la première chose.

—Mais les autres ?

—Oh ! les autres ne viennent qu'après, et en me bien aimant on les aurait tôt rassemblées.

—Dis-les-moi donc ! s'écria-t-il.

—Est-ce alors que tu m'aimes ? fis-je avec un petit rire que Vincent n'entendit pas...

—Oh ! oui, je t'aime.

—Vrai ? depuis quand ?

—Depuis tout à l'heure, depuis à présent, répliqua-t-il, en me prenant une main. Il n'y a pas longtemps, c'est vrai : mais pour peu qu'il y ait de temps, c'est comme s'il y en avait beaucoup ; et tu m'en peux croire, Martine, je t'aime vraiment. Tu vas rire de moi, c'est sûr, et tu ne voudras point de l'amitié d'un farouche comme moi, tu ne te pourrais pas faire plaisir de l'affection du Loup.

—Eh ben mais ! dis-je en me sentant toute remuée des dires de Vincent ; eh ben mais !... je ne vois pas que j'y puisse avoir du déplaisir.

—Quoi ! s'exclama-t-il, tu ne dirais pas non ?

—Oh ! je n'engage rien ; on se reparlera.

—Et quand, Martine ?

—A la première rencontre, si tu en trouves le courage.

—Oh ! je le trouverai, je le trouverai !... fit-il.

Il serrait ma main dans sa main. Je ne disais rien, moi, et j'étais grandement troublée. Vincent comprit que j'étais consentante à son affection et que j'en avais du bonheur ; alors il continua à parler :

—Si c'est bien possible que tu me veuilles aimer ! Oh ! pense que tu n'auras jamais à t'en repentir. Oui, je le sens, si j'avais quelqu'un à aimer, ce serait comme une autre vie qui me ferait vivre ; je serais différent de ce que je suis, vu que j'aurais à attendre quelque chose des jours qui sont devant moi ; tandis qu'à présent je n'ai rien que des souvenirs noirs et des espérances tristes.

—En ce moment il se fit de tous côtés de grands cris autour de nous...

—Vincent, effrayé plus encore que moi, se fut enfui avant que je l'aie pu remarquer, et quand je me reconnus de cette grande frayeur, je me trouvai au milieu de mes amies, qui étaient toutes là, bruyantes, moqueuses, jalouses.

—Ah ! ah ! disait l'une, à qui j'avais souvent parlé de mon éloignement pour Vincent ; ah !

PAS COMME DANS SON TEMPS



La vieille dame (qui voit pas bien clair).—A-t-il l'air d'une femme, un peu ce jeune homme qui marche avec la demoiselle en avant ?